

TRUBUILLO ANN DUD DIMEZET

Saouezet braz a em gavan o sonjal pegen buhan
 Hec'h a ar merc'hed iaouanc euz ho flijadur d'ho foan.
 Scuiz a vent o vea mad,
 En default luskellad,
 Na sonjont ket er boan, er res
 Hen eus siouas ! eur vagères.

Eur plac'h iaouanc da zimizi, fourdeliz en he langach :
 — Foeï ! 'mezhi, d'ar iaouankiz, 'n bâdan ket davantach ;
 Ann noz a gavan hir ha ien,
 Pa dishunvan, n'am eus den,
 En noz, da gozeal ganin,
 Da dremen ma chagrin.

Neuze 'c'h aï ar minor iaouanc a-eneb gant he gerent :
 — Foeï ! 'mezhan, d'ar iaouankiz ! dimizi a zo poent ;
 Me n'am eus ket ma enor,
 O vea 'r giz-ma minor,
 Pa na ve ma zreo em chever,
 Bezan ozac'h ha mager.

'Benn nao miz goude 'vò dimêt, pe eun draic neubeutoc'h,
 'C'h aï ann ozac'h 'n wele, o sonja caout repoz.
 Scoï 'reï ar boan 'n costez he vroeg,
 Ma rinc'o mont da redec,
 Dre ma zo prez ha labour,
 Da glasq d'êhi eun tirebour.

Neuze 'c'h aïo da gichenn he guele, 'sco eun tol war he glinn :
 — Sao al lec'h-ze, coz ampoezon, ha sao war da orinn,
 Pe mar na gares ket ober,
 Me 'scoï he benn gant ar voger,
 Kent 'get ma souffran kement-all
 A boan gant eun orinn fall !

— Nac a baoue ma 'z on dimêt,
 Nec'h ha chagrin, ken n'am eus bet ;
 Nec'h ha chagrinn, en peb giz,
 Gant keuz, allas ! d'am iaouankiz !

LES MISÈRES DES GENS MARIÉS

Grandement étonné je me trouve, à songer combien vite
Les jeunes filles quittent leur plaisir pour leur peine.

Lasses elles sont d'être heureuses,
Tant elles ont hâte de bercer ;
Elles ne songent pas à la peine, au tracas
Qu'a, hélas ! une nourrice.

(Écoutez parler) une jeune fille à marier, une fleur de lys, à
[l'entendre :

— Foin, dit-elle, de la jeunesse ! je ne puis durer davantage ;
Je trouve la nuit longue et froide ;
Quand je me réveille, je n'ai personne,
La nuit, pour causer avec moi,
Pour me faire passer mon chagrin. »

(Ailleurs) ce sera le jeune mineur qui contrariera ses parents :

— Foin, dit-il, de la jeunesse ! il est temps de se marier ;
Je perds de ma dignité,
A rester ainsi en tutelle,
Sans disposer de mes biens,
Sans être mari et nourricier.

Au bout de neuf mois qu'il sera marié, ou quelque peu moins,
Le mari ira au lit, dans l'espoir d'y trouver du repos :

Les douleurs (de l'enfantement) s'abattront sur le flanc de
En sorte qu'il faudra qu'il aille en courant, [sa femme,
Parce qu'il y a presse et affairément,
Lui chercher un tire-bourre (une sage-femme).

Puis il ira près de son lit, lui frappera un coup sur son genou :

— « Lève-toi de là, vieille poison, et lève-toi pour soigner ton
Ou, si tu ne le veux faire, [enfant,
Je lui cognerai la tête contre le mur,
Plutôt que d'endurer autant
De peine à cause d'un mauvais mioche !

— Depuis que je suis mariée,
Gêne et chagrin ont été mon unique lot,
Gêne et chagrin, de toute façon,
Tant j'ai de regret, hélas ! à ma jeunesse !

— 20 —

lad a-walc'h, coz ampoezon, eo arruët da dro ;
 'hened, da iaouankiz, 'zo couet war da voto :
 un noz a gavae'h hir ha ien,
 a pa dishunvac'h n'ho poa den...
 brema, c'hui hi gav hirroc'h,
 'a eo rèd d'ac'h branla ar c'hole'h.

PLAC'HIC COAT-ROUAN

Gwech-all, pa oan en Coat-Rouan,
 Me n' valeen ket va unan :

Pe en carrons, pe war gezec,
 'Wit va unan n' valeen ket.

Gwech-all, me am boa eur botou
 Na weljac'h ket ho zalonou ;

Na weljac'h ket ho zalonou,
 Gant ar galons deuz ho goulou ;

Gant ar galons arc'hant hac aour,
 Mès breman, ziousas ! me 'zo paour.

Me zonje d'in, pa zimejenn,
 Tòl labour ober na rancjenn,

Met gwalc'hi ma daouarn, ho daou,
 Mont d'ar pardon ha terri craou.

Mes breman, me ranc ober waz,
 Pilad al lann gant ma zreid noaz ;

Pilad al lann gant ma zreid noaz,
 Hac aliès 'm be fest ar vaz !

Ann dud iaouanc, pa zimeont,
 Feurmi eur jardin a dleont,

— 21 —

— Il est juste, vieille poison, que ton tour soit venu.
 Ta beauté, ta jeunesse sont tombées sur tes sabots :
 Vous trouviez la nuit longue et froide,
 Et quand vous vous réveilliez, vous n'aviez personne...
 Maintenant vous la trouvez plus longue,
 (Maintenant) qu'il vous faut branler la cloche (bercer.)

Recueilli à Kersont, en la commune de *Berhet*
 (Côtes-du-nord.) en 1868.

LA FILLETTE DE BOIS-ROUEN

Autrefois, quand j'étais à Bois-Rouan,
 Moi, je ne marchais pas (à pied), toute seule :

Ou en carrosse, ou à cheval, (oui),
 Mais toute seule (à pied) je ne marchais pas.

Autrefois, moi j'avais des souliers
 Dont vous n'auriez pu voir les talons ;

Dont vous n'auriez pu voir les talons,
 Tant il y avait de rubans à les couvrir ;

Des rubans d'argent et d'or,
 Mais, à présent, hélas ! je suis pauvre.

Je m'imaginai que, quand je me marierais,
 Nulle autre besogne je n'aurais à faire,

Que me laver les mains, toutes deux,
 Aller au pardon, casser des noix.

Mais, à présent, il faut que je fasse pire (travail),
 Piler l'ajonc avec mes pieds nus ;

Piler l'ajonc avec mes pieds nus,
 Encore ai-je souvent le festin du bâton !

Les jeunes gens, quand ils se marient,
 Doivent louer un jardin,